



UNION INTERNATIONALE DE LA PRESSE FRANCOPHONE

Par Regine.lefevre7@hotmail.fr

Revue de presse

No 421 en date du 01.07.2019

Dans le cadre des 88 pays et états appartenant à la Francophonie institutionnelle <https://www.francophonie.org/statut-et-date-adhesion-Etats-et-gouvernements-28647.html> et des pays et états non adhérents à la Francophonie institutionnelle (Algérie, Azerbaïdjan et Vallée d'Aoste) dans lesquels se situent des sections de l'Union de presse francophone

Toutes les informations et tous les communiqués en provenance des sections de l'UPF sont gérés par UPF internationale
Seules les informations concernant ces sections faisant l'objet d'une publication dans la presse sont reprises dans la revue

« REVUE SPECIALE »
**Sur le thème des 48es Assises internationales
de la presse francophone à Yaoundé (Cameroun)
du 18 au 22 novembre 2019.**

Les débats porteront sur le thème : " Journalisme d'émotion, journalisme d'information ? ". Ce thème, très lié à l'actualité, permettra de questionner notre pratique journalistique. Le journalisme d'émotion va-t-il remplacer le journalisme d'information ?

L'émotion sert-elle à manipuler l'information ? Quid de l'émotion des journalistes devant des situations de grande détresse humaine ? L'appréhension émotionnelle des faits et des situations ne contribue-t-elle pas à affecter l'analyse rationnelle et la compréhension des vrais enjeux ? Servir l'émotion au lieu des faits a-t-elle pour effet de décrédibiliser le journalisme ? Le journalisme d'enquête et d'analyse suffit-il à redorer le blason des professionnels aujourd'hui haïs et malmenés ? Comment réinventer le journalisme ?

1 - « Émotions de journalistes »

2 - « Quand le journalisme d'émotion remplace le journalisme d'information »

3 - « Le journalisme est-il émotionnellement illettré ? »

4 - « L'émotion dans l'information »

5 - « Information et émotion »

6 - « L'émotion dans les médias »

7 - « Internet et Réseaux sociaux : l'émotion au détriment de l'information »

8 - « Emotion suite à la diffusion d'un reportage très touchant »

1 - « Émotions de journalistes »

<https://www.pug.fr/produit/1359/9782706129858/Emotions%20de%20journalistes>

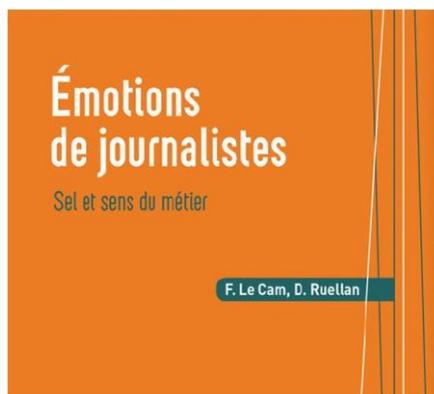
et <http://www.rfi.fr/emission/20180224-ruellan-cam-emotions-journalistes-metier-presses-universitaires-grenoble>

Juin 2018

EDITION : « Émotions de journalistes »

Sel et sens du métier - DE FLORENCE LE CAM, DENIS RUELLAN

MAISON D'ÉDITION : PUG - COLLECTION : COMMUNICATION, MEDIAS ET SOCIÉTÉS



Pourquoi le journalisme ? Pourquoi choisit-on ce métier, exigeant et difficile ? Et comment agit-il sur ceux qui l'exercent, avec le temps ? Ce livre prend à témoin deux extrêmes : des reporters de guerre et des présentateurs de journaux télévisés.

Après analyse d'une cinquantaine d'autobiographies et de longs entretiens, les auteurs racontent un attachement au métier pour les émotions qu'il suscite, par les ressentis forts entraînés dans le travail de l'actualité.

Vibrer, éprouver, partager l'intensité des émotions est une raison évidente, même si elle n'est pas si facile à admettre. Les auteurs poursuivent en montrant que le ressenti d'émotions n'est pas qu'un motif de satisfaction, il est aussi – et surtout – un moyen de travail : parce qu'il fait confiance à sa part émotionnelle, le journaliste parvient à analyser, discriminer, épurer, clarifier, choisir l'information pertinente ; il construit et se reconnaît dans les valeurs qui l'attachent au journalisme.

Ressentir est le sel du métier, mais c'est aussi son sens, le moyen de faire sens : faire de son corps et de son esprit la plaque sensible du monde en train de se faire pour parvenir à transmettre une part de rationalité.

2 – « Quand le journalisme d'émotion remplace le journalisme d'information » **https://fr.sputniknews.com/points_de_vue/201612151029195231-journalisme-information-medias-occidentaux/**

Article du 15 décembre 2016 mis à jour le jeudi 20 juin 2019

Par Maxime Perrotin

Depuis que l'offensive gouvernementale contre les rebelles d'Alep-Est est entrée dans sa phase finale, les médias occidentaux multiplient les messages alarmistes. Au-delà de la fiabilité des sources, on constate que les journalistes remplacent souvent l'information par l'émotion.

Hier, un intrigant phénomène s'est produit sur la toile. En quelques heures, la vidéo du billet hebdomadaire de l'humoriste Nicole Ferroni sur France Inter fait le tour du Web. Partagée ce matin 63 000 fois sur Facebook et visionnée 2 millions et demi de fois, le billet intitulé « En Syrie, la guerre a avalé toutes les couleurs pour mettre du noir à la place » a fait un vrai carton.

Un billet particulièrement poignant, sans prise de position revendiquée, que la chroniqueuse peine à conclure, étranglée par l'émotion. Son billet n'est pas contre un camp en particulier, si ce n'est celui de la Guerre, avec un grand « G ». Il a pour seule ambition de montrer à quel point la guerre, dans toute son horreur, défigure les pays et les vies des gens qui y habitent. Bref, que de bonnes intentions. Elle conclut en citant son père qui a vécu la guerre et qui avait visité une Syrie alors en paix et où il faisait bon vivre :

« Le cannibalisme, avant c'était répandu et maintenant les gens disent "les hommes se mangeaient et on appelait ça du cannibalisme". Eh bien, un jour, peut-être qui sait, la guerre sera si loin derrière l'humanité qu'on pourra dire, "les hommes se tuaient et ils appelaient ça la guerre". »

Une belle histoire, mais voilà, alors que Nicole Ferroni termine sa prestation, un étrange dialogue s'engage entre le présentateur, Patrick Cohen et l'un de ses invités, le politologue libanais Ziad Majed, professeur à l'Université américaine de Paris. En effet, alors que Patrick Cohen félicite sa chroniqueuse, émue, il évoque cet Aleppin dont elle parle dans son billet, « et puis on va prendre les coordonnées de votre correspondant à Alep » cet Hadi Alabdallah, un « monsieur qui a le mérite et le courage d'être sur place » et « qui se présente comme journaliste indépendant » pour reprendre les mots de Nicole Ferroni, rassurée par le « sigle bleu » de Twitter et des vidéos où on voit « sa tête sur fond d'Alep, enfin, sur fond de ruines, sans photomontage » et qui « suit régulièrement le travail des Casques blancs ». Nicole Ferroni qui détaillait sa démarche, éprise d'angélisme, pour prendre contact avec un local « j'ai demandé à Google comment on écrit Alep en arabe ».

Hadi Alabdallah, à ce nom, le politologue Ziad Majed réagit, le présentateur l'interpelle « Vous le connaissez ? », l'intéressé répond alors « Hadi Alabdallah, c'est l'un des activistes de la cause syrienne, de la question syrienne, les plus présents sur les réseaux sociaux ». Il le présente comme une personnalité engagée depuis le début des protestations anti-Bachar al Assad, des propos qu'il relativise immédiatement : « comme la majorité des Syriens, il est anti-régime ». Car oui, Hadi al-Abdallah est bien un « activiste », même s'il est, également, « anti-Daech » selon le politologue qui affirme que Hadi Alabdallah est « l'une des sources les plus crédibles », notamment grâce à son « engagement ». Sur son compte, même Al Jazeera, qui l'interview fréquemment sur la situation à Alep ou à Homs, fait preuve d'un peu plus de clarté que France Inter, décrivant Hadi al-Abdallah comme « un éminent journaliste et militant syrien ».

Une partialité des sources que souligne François-Bernard Huyghes, directeur à l'IRIS de l'Observatoire Géostratégique de l'Information et auteur du livre « La désinformation, Les armes du faux » (Éd. Armand Colin, 2016). Il rappelle l'absence sur le terrain des journalistes occidentaux, qui s'en remettent aux informations fournies par les Casques blancs et l'OSDH, pourtant parties prenantes du conflit, ne serait-ce par leur opposition déclarée à Damas.

« Ça, c'est un phénomène contre lequel on ne peut pas grand-chose, dans la mesure où n'importe qui, qui a une connexion internet, peut devenir un informateur ou le propagateur — de bonne foi — d'une désinformation. »

Mais au-delà de la question des sources, ce billet et le succès qu'il a rencontré sur le Web sont révélateurs du traitement de ce conflit et de la sensibilité du public à ce dernier. Un traitement où l'émotion remplace bien trop souvent l'information.

Une émotion qui peut s'avérer bien pratique pour faire passer un message, comme l'ont compris depuis longtemps les Américains. J'invite nos lecteurs — habituels comme occasionnels — à ne serait-ce que prêter attention, avec recul, aux déclarations de Samantha Power et de sa suppléante Michele Sison au Conseil de Sécurité de l'ONU. Des déclarations qui font plus dans le pathos que dans une appréhension concrète de la situation sur le terrain — souvent bien complexe — ou des propositions pour aller vers une solution, un arrêt du conflit.

« C'est très difficile de discuter avec l'émotion d'une photo, d'une photographie de victime, par compassion humaine et il faut un effort difficile de réflexion pour se dire qu'il y a des victimes d'un côté, mais qu'il doit probablement y en avoir de l'autre ».

Une émotion depuis longtemps exploitée par les groupes sur le terrain, comme les célèbres Casques blancs, toujours en photo avec un enfant blessé (ou supposé tel) dans les bras, comme cette fillette, prise en photos à l'occasion de plusieurs raids, à différents endroits.

Bref, de la propagande qui joue sur la corde sensible, rien de neuf pour François-Bernard Huyghes :

« Ce n'est pas nouveau, pendant la guerre de 14-18, on produisait des témoignages de petits enfants auxquels les Allemands avaient coupé les mains ou crevé les yeux. »

En Bosnie, le cliché Trnopolje de Penny Marshall, une journaliste anglaise, du camp de Trnopolje où on voit des albanais, dont un rachitique, derrière des barbelés fait le tour du monde. Les serbes sont alors accusés de recourir à des méthodes similaires à celles des Nazis, soutenant les allégations de « génocides » et légitimant les frappes aériennes de l'OTAN.

On apprendra plus tard d'un de ses confrères allemands, Thomas Deichmann, que « Le fil de fer barbelé que l'on peut voir sur les images ne se trouvait pas autour des bosniaques musulmans, mais autour des cameramen et des journalistes. » un camp qui était qui plus est un camp de transit de réfugiés et non de prisonniers, et que l'individu rachitique apparaissant au premier plan de la photo, Fikret Alić, n'était pas mal nourri mais tuberculeux.

Une émotion qui parle avant l'intellect, qui faillit mener à la guerre en aout 2013, lorsqu'une attaque chimique survint à la Ghouta, immédiatement Damas fut accusé d'avoir « franchi la ligne rouge ». Plus tard, le MIT publiera un rapport qui laisse peu de doute quant à l'origine des roquettes chargées de gaz mortel, elles étaient rebelles. Dans tous ces exemples, l'effet recherché est le même : la sidération, l'émotion qui sature notre intellect et nous interdit toute réflexion, nous poussant à accepter comme vraie l'opinion défendue par ce procédé :

« C'est très dur à chaque fois de résister à l'émotion et à la compassion et on passe pour salaud ! Les gens qui en 1945 doutaient que le massacre de Katyn avait été accompli par la Wehrmacht ou les gens qui en 1989 au moment de la chute de Ceausescu doutaient que tous les cadavres qu'on nous montrait avaient été torturés par la Securitate... ce n'était pas une position facile à défendre. »

Si on veut vraiment aider la Syrie, ne faudrait-il pas arrêter d'écouter nos émotions ainsi que des individus s'avérant être des militants ? Si on refuse d'écouter ceux qui sont restés fidèles à Damas, leur reprochant leurs opinions trop marquées, les opinions de l'autre côté ne sont-elles pas également tout aussi marquées ? N'est-il pas temps de faire preuve de cohérence ? Dans une telle guerre, tout le monde à du sang sur les mains.

L'appréhension émotionnelle interdit toute approche réaliste de la situation et donc toute compréhension des vrais enjeux. Mais là n'est-il pas le but ?

3 – « Le journalisme est-il émotionnellement illettré ? »

<https://fr.ejo.ch/deontologie-qualite/journalisme-besoin-emotions-empathie-emotionnellement-illettre-inde-bbc-actualite>

Le 8 mars 2019

Par Antje Glück

Dissimulées ou mises en avant, les émotions existent dans le journalisme. Elles s'inscrivent dans toute production à plus ou moins grande échelle selon les cultures. Mais à quel point doivent-elles être une ressource journalistique ? Et est-il possible d'enseigner l'intelligence émotionnelle ?

Chaque journaliste a déjà vécu un moment où la prise en compte des émotions devient plus importante que la présentation des « faits ». Avez-vous déjà essayé de convaincre un interlocuteur qui hésite à prendre position dans un reportage ? De faire face à des foules imprévisibles qui peuvent changer d'élan à tout moment ? Faire du journalisme ne repose pas seulement sur la collecte des faits, mais aussi sur comment les journalistes perçoivent, comprennent et font face à une situation émotionnelle. De la même façon, les chercheurs en journalisme qui se penchent sur les renégociations des contours du métier comprennent de mieux en mieux en quoi les émotions contribuent positivement à la production de l'information.

Pour beaucoup de journalistes et chercheurs occidentaux, les émotions et l'empathie ne sont pas nécessairement considérées comme un élément positif et productif dans le travail journalistique. On parle davantage de sensationnalisme et d'émotions bon marché ; dans le meilleur des cas, on trouve des références au fait d'avoir « du flair pour l'actualité » (*nose for news*), de se fier à ses « instincts » (*gut feeling*) dans la prise de décision journalistique ou encore de se demander si, dans des circonstances spécifiques, les journalistes sont autorisés à exprimer de la compassion.

Martin Bell, journaliste à la BBC durant la guerre de Yougoslavie pendant les années 90, a proposé de développer un *journalisme d'attachement*[1] . L'idée était d'adopter un positionnement moral en faveur des victimes de la guerre. Cependant, sa méthode n'a pas beaucoup influencé la pratique journalistique traditionnelle jusqu'à la dernière décennie.

L'universitaire américain Michael Schudson a déclaré que le journalisme était « plutôt tonique qu'émotionnel » [2] . Le Britannique Dennis McQuail a lui, plaidé pour un journalisme impartial « évitant les jugements de valeur, le langage émotif ou les images » [3] . Les journalistes praticiens ont continué à mettre l'accent sur l'objectivité et le détachement, comme concept majeur du journalisme occidental. Pour eux, les émotions font davantage partie du domaine commercial.

Mais depuis une décennie, cette vision du journalisme est en train d'évoluer ; Michael Schudson plaide désormais pour « l'empathie sociale » afin de mieux comprendre la « façon dont des personnes très différentes de nous vivent leurs vies ».

Il est donc peut-être temps de s'interroger sur une perspective différente et plus générale : les émotions et l'empathie peuvent-elles jouer un rôle dans le journalisme et la pratique du métier ?

Les émotions et l'empathie dans la pratique du journalisme

Le lien entre journalisme et émotions se décline sur quatre axes, qui combinent des aspects neurobiologiques, moraux et professionnels, ainsi que le rôle changeant du journalisme dans une société qui encourage plus d'ouverture aux émotions. Avant de parler des conséquences que cela peut avoir sur le journalisme en général, il faut d'abord regarder plus en détail ces quatre volets.

Premièrement, les émotions font partie de notre système de perception biológico-cognitif qui façonne notre façon de voir le monde : il est compris à la fois de manière de manière cognitive et émotionnelle. Nous pensons et ressentons les problèmes. Ainsi, notre façon de voir la réalité met en jeu l'interaction entre des cognitions, des émotions, des perceptions et des souvenirs. De nombreux chercheurs et experts ont essayé d'expliquer pourquoi la Grande-Bretagne a voté pour le Brexit. Toutefois, les explications ne donnent rien si personne ne s'interroge sur « ce que ressentent les électeurs ». C'est ce qu'a développé le professeur de science politique Stephen Coleman dans son ouvrage « How voters feel ». L'empathie est ici particulièrement importante en tant que mode non verbal de compréhension de l'état mental et émotionnel des autres.

Mais dans le journalisme indien, bien plus axé sur les émotions, l'empathie s'avère pertinente. Un jeune présentateur de la chaîne d'information en continu *Headlines Today* (devenue *Indian Today*) m'avait confié que les journalistes qui couvrent des sujets d'actualité doivent être « capables de comprendre ce que la personne traverse » pour pouvoir raconter l'histoire. Sinon, expliquait-il : « Je ne pense pas qu'un spectateur puisse comprendre les émotions vécues par la personne ». Sans compter que l'empathie aide aussi à vérifier les informations – juger si quelqu'un ment ou dit la vérité n'est pas toujours facile et savoir lire les émotions aide à discerner le vrai du faux.

L'empathie devient ici ce que Pierre Bourdieu appelle le « capital émotionnel » : les journalistes qui possèdent un haut degré de capital émotionnel (entendu positivement comme de l'intelligence émotionnelle) auront un impact plus significatif sur le journalisme par rapport aux reporters qui ne l'ont pas. Un rédacteur en chef britannique expliquait durant un entretien avoir « sonné chez des centaines de personnes qui ont vécu un drame... Si vous êtes sensible et que vous vous comportez comme un être humain, au lieu de faire le robot qui veut absolument une photo, alors là, vous êtes plus apte à avoir une image ». Ainsi, les journalistes qui font preuve d'empathie et d'intelligence émotionnelle sont susceptibles de mieux travailler du fait qu'ils adoptent un comportement coopératif avec leurs sources d'information humaines. Ils sont capables de repérer des formes d'information non verbale plus subtiles.

En bref, l'empathie est un outil de travail journalistique qui façonne chacune des décisions professionnelles et éthiques dans une bien plus large mesure que ce qui était supposé jusqu'à récemment.

Cependant, la contribution de l'empathie et des émotions au journalisme ne s'arrête pas seulement à la neurobiologie. Un second champ est le rôle des émotions dans la prise de décision morale. En effet, les journalistes ne peuvent pas se permettre de porter un jugement éclairé sur l'impact ou la perspective des personnes lors d'une situation donnée. La chercheuse Renée Jeffery s'est penchée sur le siècle des Lumières écossais et a constaté que le philosophe David Hume avait déjà mis en évidence le rôle des émotions dans la capacité de jugement de l'esprit humain. Ainsi, l'action morale est motivée par les émotions et reflète un « sens inné du bien et du mal ». Par exemple, le sexisme et le racisme de Donald Trump ne peuvent être couverts de façon appropriée si chacun reste impartial. Dans ce cas, on ne peut pas vraiment parler de deux versions d'une même histoire et les principes classiques du journalisme s'avèrent peu opérants.

De la même manière, l'impartialité perd sa raison d'être lorsqu'il s'agit de couvrir la question du changement climatique ; le résultat donnerait autant de poids aux climatologues qu'aux sceptiques. Ici, un journaliste qui ne met pas en pratique sa morale interne – où, selon Hume, les émotions guident le jugement – devient une entité moralement discutable. Et c'est aussi là que l'intelligence artificielle (ou le journalisme algorithmique) échoue jusqu'à présent – bien qu'il s'agisse d'une suite logique de décisions, sa capacité de jugement reste faible.

Mais cet aspect touche aussi la régulation émotionnelle parmi les journalistes. Comprendre comment les émotions influencent son propre jugement professionnel est important. Cela permet de livrer un journalisme qui transcende la subjectivité personnelle. La psychologue Ziva Kunda a montré comment l'affect interagit avec la raison et les croyances. Le « raisonnement motivé », comme elle le surnomme, décrit comment les humains (et donc, potentiellement les journalistes) pourraient s'accrocher à de fausses croyances malgré toutes les preuves, afin de réduire toute différence cognitive inconfortable. Lorsque les journalistes sont en grande partie livrés à eux-mêmes pour réguler leurs émotions durant leur activité professionnelle, le « raisonnement motivé » peut influencer le traitement de l'information.

Troisièmement, les émotions sont importantes, notamment pour les présentateurs radio et télévision où des règles subtiles encadrent la façon d'afficher les émotions. Par exemple, le style « cool » mais sobre sur la *BBC News at Ten* diffère considérablement du style tapageur et plus coloré que l'on retrouve sur les chaînes d'information indiennes. Ici, les journalistes se livrent à un travail émotionnel, semblable à celui des acteurs de théâtre ou des hôtes de l'air. Ces règles implicites marquent les frontières non écrites de la profession journalistique dans différents contextes culturels – et une connaissance fondamentale de ces règles est essentielle pour s'intégrer et paraître « professionnel ».

Quatrièmement, le passage à une société plus « affective » [4] modifie fondamentalement le rôle du journalisme.

Alors que l'engagement de l'audience devient primordial pour des raisons économiques, et que les leaders populaires détournent la sphère publique en surfant sur la dynamique sous-jacente des émotions, le journalisme de qualité doit emprunter de nouvelles voies, au-delà d'une diffusion de l'information purement cognitive et inspirée par le modèle de la pyramide inversée. Cela étant dit, où faut-il se diriger ? Comment comprendre les émotions et l'empathie dans le journalisme et comment les intégrer dans la production journalistique ?

Les émotions comme partie intégrante de la production journalistique

Peut-être le moment est-il venu de reconnaître l'aspect émotionnel du reportage. Ce qui permettrait d'aller au-delà de l'individualité. Mais en tant que journalistes, est-il possible d'apprendre systématiquement à maîtriser ses émotions ? Y a-t-il même un besoin urgent d'acquérir ce genre de connaissances pour être un « bon journaliste » ? Pour en revenir à l'empathie, les chercheurs des universités néerlandaises de Groningen et Enschede étudient les moyens de former les étudiants aux caractéristiques propres à l'empathie dans le domaine de la communication professionnelle. L'empathie est un processus de compréhension qui repose à la fois sur l'émotion et la cognition, et qui se traduit également par un comportement. Melissa Fuller et ses collègues suggèrent ainsi divers moyens comme la reconnaissance du langage corporel et des indices non verbaux, l'introspection personnelle ou l'élaboration d'une réponse appropriée aux émotions.

Bien que cette conception ne soit pas encore entrée dans les discours quotidiens des journalistes, un premier changement devient visible dans les écoles de journalisme. L'Université de Bournemouth en est un bon exemple. Elle s'est lancée dans ce qui se rapproche le plus d'une formation émotionnelle-empathique aujourd'hui. Depuis six ou sept ans, l'université offre des cours aux étudiants de Bachelor et de Master dans tout le Royaume-Uni avec une formation étroitement liée aux stratégies de prévention des traumatismes proposées par le Centre DART pour le journalisme et les traumatismes. L'université propose des classes, de courte durée, pour former les étudiants à la couverture des catastrophes. Dans un jeu de rôle simulé, ils reçoivent un résumé d'une catastrophe et s'engagent, pour une journée, dans un scénario fictif d'une situation post-ouragan Katrina ou d'une attaque terroriste dans un stade de football, en interviewant des victimes (représentées par des acteurs) de traumatisme. Les exercices sont « assez courts : le jeu de rôle n'est que de 10 à 20 minutes pendant lesquelles les étudiants apprennent par la pratique », explique Stephen Jukes, professeur de journalisme à l'Université de Bournemouth et responsable du cours.

Un autre projet ponctuel a embarqué des étudiants en journalisme dans un scénario réel : le Népal après les tremblements de terre en 2015. De jeunes reporters du Royaume-Uni, du Népal et de l'Inde se sont établis à Katmandou pour couvrir les conséquences à long terme de la catastrophe. Les organisateurs, le Dr Chindu Sreedharan et le Dr Einar Thorsen, ont observé l'excellent travail des étudiants : leur sensibilité, lors de la couverture journalistique des survivants, s'est développée en même temps que leur capacité à répondre à leurs expériences émotionnelles.

Un résultat qui a permis de contrer les critiques des journalistes locaux sur le « journalisme parachute » des médias internationaux. Parachutés dans un lieu dont ils n'ont que très peu de connaissance, les journalistes internationaux survoleraient les traumatismes personnels de la population népalaise.

Dans cette expérience, les étudiants sont restés sur le terrain et ont réalisé leur capacité de donner aux victimes le sentiment d'être prises au sérieux et d'être entendues par le monde extérieur. Les jeunes reporters ont ainsi suivi le principe du « journalisme de solutions » qui sert à mettre en lumière, voire à résoudre des problèmes sociaux.

Ces projets, qui impliquent un haut degré de maîtrise des émotions, mettent les étudiants au défi – mais les stimulent aussi. Interviewer des victimes de traumatismes et de violence – des personnes marginalisées et des personnes vulnérables – apparaît comme une compétence de base en ce qui concerne l'éthique journalistique et les normes propres à la pratique professionnelle.

Ces jeunes reporters de Bournemouth réalisent donc à quel point ils ont entraîné leur sensibilité et leur conscience émotionnelle personnelle. Pour Stephen Jukes : « C'est surtout une question d'aptitude émotionnelle ». Ainsi, les étudiants, tout en interagissant avec les sources, développent une intelligence émotionnelle. Jukes, ancien journaliste de Reuters, en est certain : « si vous n'êtes pas empathique, vous ne comprenez pas l'histoire ».

Bien que les idées révolutionnaires et novatrices de l'Université de Bournemouth se répandent lentement dans les programmes universitaires britanniques, elles n'ont pas encore trouvé beaucoup d'écho dans les institutions de formation en journalisme telles que le National Council for the Training of Journalists (NCTJ) ou encore le Broadcast Journalism Training Council (BJTC). Mais Stephen Jukes reste optimiste : « une couverture empathique de l'actualité est encore plus importante aujourd'hui tant les changements technologiques sont radicaux. Nous vivons dans un monde truffé d'images sur Internet, sans compter les conditions géopolitiques caractérisées par des vagues de migrants et d'horribles guerres civiles ».

En conclusion, il ne s'agit peut-être pas seulement de développer des compétences dans la collecte de faits – ce que fait le journalisme de données, déjà populaire et qui façonne la prochaine génération de journalistes – mais que la formation à l'intelligence émotionnelle et à l'altérité fait partie intégrante de la compréhension individuelle du rôle du journaliste dans la société. L'enseignement et la réflexion sur l'empathie, l'intelligence émotionnelle et peut-être même la compassion doivent faire partie intégrante du programme d'études et d'apprentissage du métier de la prochaine génération de journalistes et d'éditeurs.

Références

[1] Bell, M. (1998). The journalism of attachment. In M. Kieran (Ed.), *Media Ethics*, London & New York: Routledge, 15-22

[2] Schudson, M. (2001). The objectivity norm in American journalism. [Article]. *Journalism*, 2(2), 149-170, pp. 150

[3] McQuail, D. (2010). *McQuail's Mass Communication Theory* (6 ed.). Los Angeles & London: Sage, pp. 357

[4] Clough, P. T., & O'Malley Halley, J. (Eds.). (2007). *The Affective Turn. Theorizing the Social*. Durham: Duke UP.

Cet article est publié sous licence Creative Commons (CC BY-ND 4.0). Il peut être republié à condition que l'emplacement original (fr.ejo.ch) et l'auteur soient cités, mais le contenu ne peut pas être modifié.

4 – « Catherine Jentile : « L'émotion dans l'information » »
**[https://www.francetvinfo.fr/monde/catherine-jentile-l-
emotion_3072337.html](https://www.francetvinfo.fr/monde/catherine-jentile-l-emotion_3072337.html)**

Le 3 mai 2013

Prix Albert Londres avec Manuel Joachim en 1998 pour « Chronique d'une tempête annoncée », Catherine Jentile dirige le bureau de Londres de TF1 et LCI. Passionnée par son métier, qui l'a menée du Moyen-Orient à l'Afrique, en passant par les Balkans, la journaliste nous livre ses réflexions sur la place de l'émotion dans l'information.

Une larme qui coule, une main qui tremble, un soupir infini, un désespoir deviné...

En quelques images, voici résumés une guerre, un conflit, une catastrophe. Comme la copie un peu pâle de ces photos qui ont fait le tour du monde et qui ont symbolisé un instant ou pour toujours, l'horreur, l'injustice, l'irréparable de la violence. Cette déclinaison de la douleur a traversé les médias, les esprits et s'est finalement imposée comme la communion internationale de la compassion. Sans mot, sans traduction, sans explication nécessaires, dans un langage universel : celui de la force de l'image qui conduit alternativement à une sourde envie de demander des comptes aux bourreaux mais plus sûrement à un élan vers la victime, plus ou moins clairement identifiée. Car finalement, comment reconnaître dans l'atroce beauté de l'instant où l'image devient symbole, la souffrance d'un peuple ou celle d'un autre dans des pays limitrophes, dans des traditions comparables ou des cultures semblables. Dans un univers où une « histoire », pour employer le jargon journalistique, chasse l'autre. Un jour noyé dans le drame d'un conflit armé, le lendemain submergé par le cauchemar d'une catastrophe naturelle. La même image s'étale sur les écrans du monde entier comme par ricochets, en fonction du décalage horaire qui la fait apparaître en « *prime time* », à l'heure où les familles sont réunies à Los Angeles, Moscou, Jérusalem ou Bangkok, avec comme petits rappels au fil de la journée, la même image imprimée dans les journaux, que l'on repère, le temps d'un coup d'œil, sur la devanture d'un kiosque ou la table d'un café, abandonnée par le client précédent.

Cette envie de coller à la peau du malheur, de dire et de raconter la guerre, la douleur, n'est pas propre à l'image, la « vraie », celle de la télévision ou du photographe. Elle a envahi la presse écrite qui, elle aussi, veut donner du corps, de la chair, à ses reportages, au point que l'on voit apparaître de nombreux guillemets. Des petits crochets qui à l'origine du code de bonne conduite journalistique, signifiaient qu'il s'agissait bien d'une citation, de la parole prononcée par le protagoniste. Maintenant, ils encadrent, des propos qui en fait, sont la reconstitution d'un dialogue que l'on peut imaginer. Une façon d'humaniser, de rendre plus vivant et donc plus intéressant pour le lecteur, le récit d'un événement qui lui est étranger, souvent dans tous les sens du terme.

Comment s'appropriier des faits plus sûrement que par un vecteur universellement partagé, depuis la nuit des temps, celui de l'émotion. L'émotion érigée comme ADN de l'histoire, avec un petit ou grand H, qui justifie que l'on évoque des faits, qu'on les mette en lumière et jusqu'à en faire la « une » de l'actualité. Mais une émotion qui par sa puissance, en arrive à gommer toute polémique, tout antagonisme alors même qu'elle est née, souvent, d'une violence et donc d'une dualité.

La force de l'émotion devant laquelle on est sensé s'incliner en silence, dans un raccourci de recueillement, interdit souvent les questions, les débats, les querelles ou les cris de révolte. L'interrogation devient presque aussi choquante et embarrassante qu'une conversation un peu bruyante lors de funérailles. On est prié de s'émouvoir, pas de s'étonner ou de réfléchir au-delà des sentiments ainsi libérés, face à une image qui « parle » à tout le monde. « Cette parole de l'image » ainsi délivrée, doit suffire. Toute question serait presque un manque de respect, comme une gifle à des victimes déjà affaiblies, anéanties voire humiliées car cette question pourrait apparaître comme une prétention : celle d'oser se hisser au niveau, non pas de la victime, mais du statut afférant à cette victime. Or, on ne doit pas s'engager dans un débat de la pensée au risque de se détourner de l'océan des sentiments.

Cela représente un contresens au métier de journaliste, à la raison d'être de la presse, à la profession de foi d'Albert Londres qui a écrit que notre rôle n'est pas de plaire non plus de faire du tort, il est de « *porter la plume dans la plaie* ». Lorsque le même Albert Londres écrit sur le bagne, au-delà des conditions insupportables imposées aux détenus, il évoque les grandes questions liées à la détention et au respect de la personne humaine, autant de concepts fondamentaux des droits de l'Homme. La légende veut d'ailleurs que son ouvrage sur le bagne de Cayenne ait été à l'origine de la fermeture de cette prison guyanaise. C'est à la suite de la publication de l'ouvrage que le débat politique a été initié en France, sur la vie dans cet univers carcéral tropical. L'émotion n'était donc pas là, le point final du reportage mais un paramètre incontournable de la démonstration de la vérité sur ce lieu ignoré, dans l'horreur de sa vie quotidienne, du grand public.

En fait, désormais le débat semble souvent avoir été réglé en amont. N'est pas victime qui veut et finalement l'émotion peut être sélective. Elle est d'autant plus « célébrée » qu'elle est politiquement correcte. Un exemple de ce point de vue est éloquent. Il concerne un épisode de la guerre en ex-Yougoslavie, sûrement un des plus terribles. Il s'est déroulé vers la fin du conflit quand il était établi dans tous les esprits, que les Serbes étaient les agresseurs et les Bosniaques les victimes. Doublement victimes : de la violence des Serbes donc, et de la passivité coupable de la communauté internationale qui n'osait pas suffisamment s'impliquer militairement dans le conflit pour y mettre un terme. C'est dans ce contexte qu'est bombardé le marché de Markalé à Sarajevo. La force des images constitue un résumé de la guerre et de l'implacable raison de la mauvaise conscience du monde : des civils désarmés, massacrés alors qu'ils essaient de s'alimenter, de nourrir leur famille, leurs enfants. Comment mieux dire qu'il faut enfin intervenir résolument et mettre un terme à ce carnage ? La lecture parfaite et logique de cet événement est implacable : une nouvelle fois, les Serbes s'attaquent lâchement aux Bosniaques.

A la nuance près que ce n'est pas apparemment, la conclusion du rapport des spécialistes de la balistique qui arrive sur le bureau du secrétaire général des Nations-Unies. En effet, d'après ces experts, les tirs peuvent fort bien être partis de positions d'artillerie bosniaque. Un cynisme le cas échéant, doublé d'une atroce connaissance de la puissance de l'émotion et de son image pour, dans la douleur et l'insoutenable, forcer enfin la communauté internationale à faire son devoir : mettre un terme au conflit en ex-Yougoslavie.

Malheur cependant à ceux qui veulent, à ce moment-là, exercer leur métier de journaliste et enquêter sur ce drame. Bernard Volker de TF1 a ainsi été traîné en justice pour avoir révélé la possible manipulation de ce drame. Un jeu de rôles inacceptable où du statut de victimes, les Bosniaques seraient passés à celui de bourreaux et pire encore, bourreaux de leur propre peuple. L'émotion a ainsi gagné sur l'information. Personne ne saura jamais avec certitude qui a tiré sur le marché de Markalé alors qu'une enquête digne de ce nom aurait permis, soit de laver les Bosniaques de tout soupçon ou au contraire de mesurer pour mieux y réfléchir, comment un monde défaillant politiquement, diplomatiquement et militairement, ne se mobilise que forcé et contraint, par l'arme de l'émotion et comment il réduit un peuple à « s'automutiler » pour appeler à l'aide. Le journalisme y perd ses lettres de noblesse et la recherche de la vérité devient totalement accessoire. Deux paramètres qui jettent une ombre sur le fonctionnement des grandes démocraties. Les Nations-Unies, sans doute pour échapper à ce douloureux débat, ont visiblement « égaré », le passage du rapport des experts en balistique qui risquait d'incriminer les artilleurs bosniaques...

L'émotion à tout crin finit par nuire à l'information et donc à la compréhension. Le conflit israélo-palestinien est de ce point de vue assez éclairant. A force de ne traiter que la douleur, on la banalise, on « immunise » contre la douleur, comme si certains peuples de la planète étaient condamnés à la souffrance. Une souffrance qui finit par agacer plutôt que d'engendrer la compassion. Un phénomène qui conduit inmanquablement à la même réflexion : « *On n'y comprend rien, c'est toujours la même chose...* » Quoi de plus désespérant pour un journaliste, quoi de plus injuste pour des populations qui constatent au jour le jour, la paralysie et donc l'incurie de la communauté internationale. L'émotion à répétition, sans analyse politique devient alors le maelström, l'anesthésie des consciences qui finalement s'ankylosent et se rassurent en pensant qu'aucune solution n'est possible dans un conflit qui dure depuis aussi longtemps. La durée du conflit elle-même étant la preuve quasi mathématique de son insolubilité. Du coup le téléspectateur s'installe dans la passivité, faute d'avoir les éléments nécessaires à une réelle compréhension du sujet. On accepte l'idée qui finit par s'imposer qu'il n'y a pas de mauvaise conscience à avoir puisque aucune sortie de crise n'est envisageable. Mais on laisse ainsi le champ libre aux militants les plus extrémistes des deux camps qui du coup, s'expriment dans un désert intellectuel où les modérés sont traités de lâches ou pire de collaborateurs. Chacun des belligérants s'appuyant sur sa douleur et donc l'émotion suscitée, pour tenter de frapper du sceau de la vérité, son propre discours.

L'émotion peut donc se décliner sous toutes ses formes et de manière répétitive, d'autant plus qu'il n'y a pas de dimension politique ou d'enjeu de responsabilité.

Il s'agit d'une émotion consensuelle qui ne prête pas à débat. L'exemple récent le plus probant est sûrement le tsunami.

Tous les médias du monde ont couvert et « surcouvert » l'événement de la disparition de ces victimes totalement « innocentes ». Les psychologues expliquent très bien cet engouement par le fait que les lecteurs ou téléspectateurs vivent ainsi des émotions fortes par procuration. Ils s'identifient d'autant plus que « cela » aurait pu leur arriver lors de vacances dans des régions extrêmement touristiques et que ce sentiment d'appartenir au clan des survivants se double d'un plaisir parfois malsain, qui au-delà de la compassion, procure le sentiment rassurant dans son salon, de ne courir aucun danger tout en regardant la catastrophe et la douleur qui frappent les autres. Du coup une surmédiatisation peut conduire à occulter d'autres événements qui suscitent forcément une forte dose d'émotion. Ne serait-ce également que parce que les frais engagés pour couvrir le tsunami amputent d'autant le reste du budget global des différentes rédactions. Ainsi, la famine au Niger n'a sûrement pas eu la « couverture » qu'elle méritait. Mais le sujet est plus polémique, il risque d'interpeller, de souligner des responsabilités, d'engendrer des débats et enfin de déclencher une mauvaise conscience générale face à ces images insoutenables de bébés mourant dans les bras de leurs mères, anéanties et impuissantes.

L'émotion n'est donc pas un sentiment seulement pur et indiscutable, pour tout dire, innocent. Elle répond à des impératifs politiques et culturels. Elle doit satisfaire à certains critères. A force de la décliner et de la rechercher, plus rarement de la susciter, la presse en oublie parfois sa mission première : la recherche de l'information et comprendre ce qui se passe au-delà du miroir. Faute de quoi, les journalistes réduisent d'eux-mêmes le champ de leurs investigations et de leur liberté. L'émotion est devenue une arme dans la grande guerre de la manipulation qui se joue pour le contrôle de l'image aux quatre coins du monde. La compassion mérite mieux que cela. Et on doit la traiter avec les égards auxquels elle a droit. Avec honnêteté, sans oublier de « *porter la plume dans la plaie* ». Sinon le statut du journaliste se rapprochera plus de celui du voyeur que du rôle qui lui a permis de gagner ses lettres de noblesse : celui de témoin.



Catherine Jentile

5 – « Information et émotion »

<https://www.franceculture.fr/emissions/la-revue-de-presse/information-et-emotion>

Le 15 septembre 2015

La fermeture des frontières européennes et la fin de Schengen, les journaux doivent-ils publier toutes les photos, la pensée philosophique face à l'image des morts...

Tel Sisyphe gravissant la montagne, portant à bout de bras son rocher encore et encore, je viens ce matin avec une nouvelle livraison de presse consacrée aux réfugiés et à l'exil, je vous laisse juger :

- « Les migrants font voler en éclats l'espace SCHENGEN » en Une du Figaro, « Le retour des frontières »
- Dans Le Parisien Aujourd'hui en France, « Non, l'Europe n'est condamnée aux murs de la honte » dans l'Humanité...

Même phénomène dans la presse régionale, de nombreux éditorialistes s'émeuvent de la fermeture des frontières en République Tchèque, en Slovaquie et en Autriche, dans la foulée de l'Allemagne.

« L'un après l'autre, les pays d'Europe rétablissent les contrôles aux frontières, modifient leur législation, mobilisent l'armée ou envisagent de déclarer l'état d'urgence, détaille Philippe GELIE dans le FIGARO. Les accords de SCHENGEN sur la libre circulation n'existent plus que sur le papier ».

« L'Europe a un talent particulier, résume Nicolas BEYTOUT dans l'Opinion, celui de se laisser réduire à des mots autour desquels se déchaînent les passions. Voici SCHENGEN qui ramasse toutes les craintes nées de la grande crise migratoire que nous affrontons, symbole controversé de liberté pour les uns, de perte d'identité pour les autres. (...) Le risque, explique-t-il, c'est que sous la pression de la crise, les partisans d'une remise en cause du laisser-passer ne l'emportent sur les défenseurs du principe de circulation sans entrave »

Ce qui fait redouter à Patrice CHABANET, dans le Journal de la Haute Marne, que l'on doive, tôt ou tard, « finir par entourer l'Europe de barbelés et de miradors, ce qui ne correspond pas tout à fait à l'idée qu'avaient en tête les pères fondateurs de ce qui est devenu l'Union Européenne ». C'est la « tentation de la forteresse » que dénonce Christophe LUCET dans Sud-Ouest.

« En ces temps troublés, chacun s'arrange avec la réalité, analyse pour sa part Pascal COQUIS dans les Dernières Nouvelles d'Alsace. Et laisse libre cours à ses vieilles peurs ancestrales.

Car le fond de la question est là. Pourquoi ne pas le dire : au-delà du nombre considérable de réfugiés, ce qui pose problème aux habitants de l'UE, très majoritairement hostile à leur accueil, est qu'il s'agit d'une population essentiellement musulmane. »

« Personne ne viendra à bout de cette crise en se recroquevillant sur son foyer, conclut Pascal COQUIS. La seule façon d'y répondre est de s'organiser collectivement, de façon pragmatique et de se partager la tâche ».

Egalement dans la presse ce matin, information et émotion... même combat !

C'est le titre de la tribune d'Alain GENESTAR dans la Croix, l'ancien directeur de la rédaction de Paris Match qui revient, longuement sur la publication de la photographie du corps du petit garçon syrien, Aylan... et qui fait un long et vibrant plaidoyer pour le droit à une information corrélée à une émotion.

« Au nom de quoi, écrit Alain GENESTAR, de quelle conception glaciale et confiscatoire de l'information aurait-il fallu s'interdire de montrer cette image par crainte de donner au public la possibilité fâcheuse de s'émouvoir ? » « Une photo peut livrer des enseignements plus riches que de longues études sociologiques sur ceux qui la regardent, ou refusent de la regarder » affirme-t-il encore... pour conclure :

« Si un pays ne sait plus pleurer sur la photo d'un enfant mort, c'est ses valeurs qu'il abandonne »

Un point de vue qui ne surprendra pas vraiment de la part d'Alain GENESTAR, point de vue pondéré par une seconde tribune, signée Thierry LETERRE, professeur de science politique, et qui propose la réponse syncrétique des philosophes à la question de notre réception de la photographie des morts.

Notamment la position de l'allemand Niklas LUHMANN, pour qui la civilisation des médias est une civilisation narcissique, qui n'analyse pas la réalité, ne la reflète pas mais la fait de toute pièce. Selon LUHMANN, le réel pour un média est un raccord. Ce qui est important, ce n'est pas qu'il y ait des guerres ou des enfants morts, mais de savoir comment on en parle.

Même position de la part d'ALAIN (pas GENESTAR, le philosophe), à propos de la première guerre mondiale, qui considère que l'image photographique participe de la construction d'une représentation collective de la violence, sans aucun effet. Ce n'est pas parce qu'on a montré les horreurs de la guerre que la guerre s'est interrompue. Le pathos n'a pas changé la détermination à s'entre-tuer.

Et de pathos, il est encore question à un tout autre propos, et sur une toute autre image... celle du dernier journal de Claire CHAZAL

48h après, la civilisation des médias ne se remet toujours pas du départ de Claire CHAZAL de TF1, ce qui vaut à Luc LE VAILLANT une tribune dans Libération...

Information et émotion... même combat, c'est peut-être Alain GENESTAR qui a raison tout compte fait.

6 – « L'émotion dans les médias »

<https://fondationlitterairefleurdelys.com/2019/05/04/semaine-de-la-presse-et-des-medias-lemotion-dans-les-medias/>

Le 4 mai 2019

Par Serge-André Guay

Quand l'émotion devient une nouvelle

Je ne sais pas comment aborder le sujet en titre de cet article parce qu'il m'est difficile de le raisonner avec une certaine logique et un tant soit peu d'objectivité. En effet, les émotions suscitent principalement réactions émotives, soit d'autres émotions, soit des gestes émotifs.

Nous le savons tous, l'émotion est devenue une nouvelle à part entière dans les médias d'information. Chez moi, au lieu de susciter, par exemple, l'indignation qui s'impose face à une atrocité, elle engendre plutôt un mélange de dégoût et de colère.

J'en ai assez de voir les journalistes interroger des gens au sujet des émotions qu'ils ressentent selon l'événement à la une. Le journaliste se veut alors *reporter* des émotions des gens touchés par tel ou tel événement. Et si ce journaliste parvient à reléguer à l'antenne une émotion forte qui donnera naissance à des émotions de même nature chez son auditoire, il aura accompli son travail, c'est-à-dire se donner une arme pour faire réagir les politiciens le jour même ou le lendemain dans les corridors du parlement.

Cette joute émotive entretenue par les journalistes a gagné beaucoup de terrain au cours des dernières décennies. Aujourd'hui, l'émotion est partout dans les médias d'information.

Plus jeune, j'aimais bien écouter les nouvelles télévisées avec mon père en fin de soirée. Le présentateur et l'équipe de journalistes s'efforçaient alors d'être le plus neutre et le plus objectifs possibles. Les nouvelles, c'étaient du sérieux.

Et cette approche répondait à nos attentes.

Le moindre petit accro à l'objectivité d'un présentateur ou d'un journaliste suscitait rapidement des critiques. Et l'objectivité se hissait en tête des sujets de conversation dans les milieux bien informés. Plusieurs personnes qualifiées nous rabattaient alors les oreilles avec l'ultime affirmation : « *L'objectivité n'est jamais parfaite, absolue* ». Nous nous rendions à cette évidence avec un peu de scepticisme mais, si tout rentrait dans l'ordre à l'antenne des médias d'information, nous acceptions le compromis.

Puis, soudainement, la guerre de l'information dans les médias a fait ressortir le côté un peu guindé des médias dits sérieux.

Il fallait donc, pour livrer bataille, sortir du cadre et se positionner comme le média du peuple. L'émotion s'est inscrite comme un élément distinctif entre les médias d'information. En marketing, on se référera à l'émotion comme un positionnement à exploiter pour se distancer et se distinguer de la concurrence des autres médias.

Je ne sais pas si des sondages et des groupes de discussion commandés par les médias d'information à l'époque soutenaient l'hypothèse à l'effet que les présentateurs et les journalistes traitaient trop froidement l'information. Une chose est certaine, le virage émotif des médias d'information a eu lieu.

Malheureusement, l'émotion n'a pas été uniquement un sujet d'information mais les journalistes eux-mêmes sont devenus émotifs. Il est reconnu que l'émotion entraîne l'émotion. La cloison entre la nouvelle à traiter et l'émotion du journaliste face à cette nouvelle a cédé, et un tsunami émotionnel a inondé les médias d'informations.

En 1998, le chef d'antenne vedette du Téléjournal de fin de soirée de Radio-Canada, Bernard Derome, présente les nouvelles une dernière fois. Stéphan Bureau prend la relève et nous aurons droit à ce que j'appellerai « Le Téléjournal en pyjamas » jusqu'en 2003. Nous venons de changer de cap.

En fait, le nouveau chef d'antenne est à l'opposé du sérieux de Bernard Derome. Monsieur Bureau arrive de TVA, où une culture populaire de l'information est déjà en place, et il l'importe à Radio-Canada. La catastrophe dure cinq longues et pénibles années pour Radio-Canada et les téléspectateurs adeptes d'une information sérieuse.

Finalement, en 2003, Stephan Bureau cède sa place un autre journaliste, Gilles Gougeon qui prend l'antenne en 2003 et 2004 mais il ne peut pas réparer tout le tort causé au Téléjournal par son prédécesseur.

La cote d'écoute est en chute libre. Bernard Derome est le seul à pouvoir redonner au Téléjournal ses lettres de noblesses et il reprend l'antenne de l'émission de 2004 à 2008.

Cette petite référence à l'histoire explique comment TVA a pu doubler Radio-Canada quant aux cotes d'écoute des émissions d'informations quotidiennes il y a plusieurs années. La domination de TVA dans les cotes d'écoute des grands bulletins d'information au Québec a projeté à l'avant-plan une couverture de presse relevant de la culture populaire ou, si vous préférez, une couverture de presse la plus émotive possible.

Radio-Canada étant dans l'impossibilité de concurrencer TVA, la société d'état a été dans l'obligation de courtiser cette culture populaire de l'information en faisant une place plus grande à l'émotion dans ses bulletins de nouvelles télévisées. Après tout, TVA a changé définitivement la donne non seulement auprès de son auditoire mais dans l'ensemble de la population.

Mais l'appétit de la population ne s'est pas arrêté là. Si l'émotion engendre l'émotion, elle donne aussi lieu à une multitude d'opinions, toutes aussi émotives les unes que les autres. La réaction des téléspectateurs n'est plus objective puisqu'ils reconnaissent moins la nouvelle que l'émotion qu'elle suscite.

Ainsi, l'opinion s'est vu attribuer une place prédominante dans tous les médias avec la multiplication des chroniques dans la presse écrite et des interventions d'experts dans les médias électroniques.

Pour constater à quel point l'opinion est confondue à la nouvelle, prenez en considération que plusieurs chroniqueurs et experts sont d'anciens journalistes. Au Téléjournal de fin de soirée de Radio-Canada, le panel du jeudi est constitué de trois « journalistes » livrant, non pas de l'information, mais leurs opinions. Si l'un d'eux se présente comme analyste politique, il n'en demeure pas moins que son travail se limite à livrer son opinion et non pas une analyse.

...

7 – « Internet et Réseaux sociaux : l'émotion au détriment de l'information »
<https://www.startechnormandy.com/blog/internet-et-reseaux-sociaux-emotion-information>

Le 7 novembre 2016

Au lendemain du Brexit, Katharine Viner, rédactrice en chef du Guardian signait un plaidoyer pour un journalisme responsable face à internet. A la recherche d'un nouvel équilibre économique, les médias favoriseraient les clics et l'émotion au détriment d'une information et d'une analyse de qualité.

L'incitation au clic : une quête sans fin pour la presse

Internet bouleverse depuis plusieurs années le journalisme. Si au quotidien les journalistes utilisent internet et les réseaux sociaux pour s'informer et diffuser de l'information, le modèle économique de la presse n'a que peu évolué. Il est basé sur la publicité. Or, au 1er trimestre 2016, pour 1\$ dépensé dans la publicité en ligne aux Etats Unis, 85 cts revenaient à Google et Facebook, plutôt qu'aux entreprises de presse.

Certains médias adaptent leurs contenus aux plateformes et publient des titres racoleurs dans l'espoir de générer un maximum de clic, d'augmenter leur audience et de percevoir quelques miettes des revenus publicitaires. Ce qui fait le succès d'un article ne vient alors plus de la qualité de l'information qui est diffusé mais de son côté viral et émotionnel.

Parallèlement, la défiance des citoyens envers l'establishment a aussi touché la presse : trop proche des élites, trop complaisantes envers l'autorité. Ceux-ci se sont détournés des médias traditionnels au profit des réseaux sociaux. Ainsi, 40% des français s'informent via les réseaux sociaux.

De l'émotion plus que des faits

Si les informations sûres, vérifiées et analysées sont elles aussi diffusées sur internet, les rumeurs et mensonges sont nettement plus vus. Ils sont diffusés avant que l'information ne soient traitée. Et leur caractère sensationnel fait qu'ils sont nettement plus partagés que les autres.

Ce qu'Arron Banks, contributeur financier de l'Ukip et de la campagne du « Leave » lors du vote du Brexit, a déclaré au Guardian : « *Les partisans du Remain n'ont présenté que des faits, des faits, des faits. En réalité, ça ne marche pas. Il faut créer un lien émotionnel avec les gens.* »

Pour Neeztan Zimmerman, ancien employé de Gawker, outil dédié aux contenus : « *Aujourd'hui, ce n'est pas important qu'une histoire soit vraie. L'important c'est que les gens cliquent. (...)*

Si on ne relaie pas une information, cela veut dire que fondamentalement, ce n'est pas une info. ».

Cette vision du traitement de l'information est un indicateur des profonds changements que traverse le journalisme.

Des filtres algorithmiques (trop ?) puissants

Enfin, l'internet libre laisse de plus en plus la place à un internet filtré et personnalisé. Google, comme Facebook, vous proposent des informations en lien avec vos centres d'intérêts. Ce fonctionnement tend à nous isoler des idées que nous ne partageons pas, des informations susceptibles d'élargir notre horizon ou de réfuter les mensonges que d'autres ont relayés. Et en envoyant systématiquement des informations qui vont dans le sens de nos convictions, ces algorithmes ne font que conforter, voire radicaliser les opinions.

Au lendemain du référendum sur le Brexit, Tom Steinberg, internaute britannique militant et fondateur de MySociety indiquait : « *Je recherche activement des gens qui se réjouissent de la victoire des pro-brexit sur Facebook. Mais les filtres sont tellement forts et intégrés aux fonctions de recherche personnalisées sur les plateformes comme Facebook que je n'arrive pas à trouver une seule personne contente de ce résultat électoral alors que près de la moitié du pays est clairement euphorique aujourd'hui.* »

Au risque de renforcer les clivages ; une partie de la population vivant sans connaître ni rencontrer une autre partie de la population.

Source :

Comment le numérique a ébranlé notre rapport à la vérité (Courrier international – Septembre 2016) : <https://www.courrierinternational.com/article/medias-comment-le-numerique-ebranle-notre-rapport-la-verite>

8 - « Emotion suite à la diffusion d'un reportage très touchant »

<https://www.moustique.be/23994/nathalie-maleux-explique-son-emotion-suite-la-diffusion-d-un-reportage-tres-touchant>

Jeudi 13 juin 2019

Par Sébastien Ministru

Nathalie Maleux explique son émotion suite à la diffusion d'un reportage très touchant

Après la diffusion d'un sujet autour des retrouvailles - 75 ans après leur rencontre - entre un ancien GI et une Française rencontrée à l'époque du Débarquement, la journaliste a dû retenir ses larmes. Résultat : des milliers de téléspectateurs émus de son émotion...

Dans une société qui nous demande de cacher nos larmes, vous avez démontré en trois secondes que l'équilibre entre journalisme et émotion - parfois - ne tient que sur un fil...

D'abord, je voudrais recadrer la véritable émotion qui, à la base n'est pas la mienne, mais celle de ces deux nonagaires qui se retrouvent après tant d'années et qui expriment toujours autant d'amour. C'est d'abord ça qui a touché tout le monde, et moi, je fais partie de ce tout le monde. Et comme l'émotion coulait de source, je n'avais rien à ajouter, rien à expliquer. Alors, pour répondre à votre question - vivons-nous dans une époque de maîtrise des émotions ? Je l'ignore mais mon rôle, en tant que présentatrice du journal - est d'être dans la maîtrise. Mais j'ai été submergée... Avouez qu'une pareille dose d'amour, c'est rare dans un journal télévisé.

Comment vivez-vous la réaction des téléspectateurs ?

Les réactions des téléspectateurs sont formidables. Tous me soutiennent, j'ai droit à des marques d'affection - saines et bienveillantes.

Vous allez être encore plus célèbre grâce à vos larmes !

Ca, je ne le cherche pas, mais tant mieux si les spectateurs ont compris cette émotion positive.

Aviez-vous vu le sujet avant sa diffusion ?

Oui, mais je vais nuancer... Je l'ai vu par le prisme du smartphone - petit écran - et je ne l'ai pas regardé jusqu'au bout. Le matin, je l'ai regardé avec l'oeil de la journaliste. Le revoir dans la concentration du journal, comme les téléspectateurs, l'émotion est venue....

Décrivez-moi l'instant précis où vous sentez que les larmes arrivent...

Une angoisse d'une seconde : les larmes arrivent ! Que vais-je faire ? J'ai lancé un appel à l'aide à Jean-Paul Dubois, l'éditeur du journal de 13h... Je lui disais "Aide-moi, parle-moi". Et il me répondait "La suite du journal c'est donc les infirmières qui nous attendent en direct".

Mais ça n'a pas marché...

Non, ça n'a pas marché... Enfin, si car je crois que j'aurais pu fondre en larmes. Vous savez, j'ai pris l'antenne lors des attentats du 22 mars, l'émotion était très forte, mais mon rôle est d'expliquer et de guider les téléspectateurs. Je ne suis pas là pour ajouter des larmes aux larmes et faire le spectacle de l'émotion... Notre émotion, elle s'exprime après le journal... On ne sort pas indemnes après avoir fait des heures d'antenne où on parle de morts, de blessés et du deuil qui touche le pays...

Pleurer après un reportage, les occasions ne manquent pas dans un journal télé... Pourquoi cette histoire-là ? Qu'est-ce qu'elle réveille en vous ?

Si ça réveillait quelque chose en moi, je ne vous en parlerai pas... Je vous dirai ce que j'ai dit au début : c'était une émotion positive. Avouez, ce reportage est un petit bijou. Je dis chapeau à Maryse Burgot et à l'équipe de France 2... Mais l'histoire de la Deuxième guerre mondiale m'a toujours intéressée, et ici c'était une petite histoire dans la grande Histoire. C'est peut-être ça aussi qui m'a touché...

Avec le recul, regrettez-vous d'avoir perdu le contrôle ?

Non, je ne le regrette pas. C'était spontané et humain. J'ai eu le réflexe de m'excuser parce qu'il faut savoir que le déroulement d'un journal c'est une conduite claire et chronométrée et qu'il faut passer au sujet suivant - les infirmières attendaient...

Vous n'allez pas me répondre... Mais dans la vie, vous êtes une personne hypersensible ? Vous pleurez facilement ?

C'est vrai, je ne vais pas vous répondre.